

J.-B. PONTALIS

**L'amour
des
commencements**

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- APRÈS FREUD, 1968, « Les Essais » ; « Idées », n°237. Nouvelle édition revue et augmentée d'un post-scriptum en 1993, « Tel », n°223.
- ENTRE LE RÊVE ET LA DOULEUR, 1977, « Connaissance de l'Inconscient » ; « Tel », n°81.
- LOIN, 1980, « Folio », n°2332.
- L'AMOUR DES COMMENCEMENTS, 1986. Prix Femina-Vacaresco. Post-scriptum inédit en 1994, « Folio », n°2571.
- PERDRE DE VUE, 1988, « Connaissance de l'Inconscient » ; « Folio essais », n°351.
- UN HOMME DISPARAÎT, 1996, « Folio », n°3122.
- CE TEMPS QUI NE PASSE PAS *suivi de* LE COMPARTIMENT DE CHEMIN DE FER, 1997, « Tracés » ; « Folio essais », n°392.
- L'ENFANT DES LIMBES, 1998, « Folio », n°3463.
- FENÊTRES, 1999, « Folio », n°3642.

Chez d'autres éditeurs

- VOCABULAIRE DE LA PSYCHANALYSE (avec Jean Laplanche), *Presses Universitaires de France*, 1967, repris dans « Quadrige ».
- FANTASME ORIGINAIRE, FANTASMES DES ORIGINES, ORIGINES DU FANTASME (avec Jean Laplanche), *Hachette*, 1985, coll. « Textes du xx^e siècle », repris dans « Pluriel ».
- LA FORCE D'ATTRACTION, *Éd. du Seuil*, 1990, coll. « La Librairie du xx^e siècle », repris dans « Points Essais », n°400.

L'AMOUR DES COMMENCEMENTS

J.-B. PONTALIS

L'AMOUR
DES
COMMENCEMENTS

nrf

GALLIMARD

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage trente exemplaires sur vélin pur chiffon de Rives Arjomari-Prioux numérotés de 1 à 30.

© Éditions Gallimard, 1986.

L'AMOUR DU LYCÉE

Il me faut commencer par le cours H. C'est que j'y vois le lieu d'origine de mes tourments, du moins de celui qui fera ici mon objet : l'amour et la haine du langage. Je ne sais si c'est l'amour ou la haine qui l'emporte et je n'entreprends ce livre que pour saisir et rejoindre, par les chemins qui voudront bien s'ouvrir, ce qu'il en est de cette passion dont j'imagine parfois qu'elle commande chez moi toute souffrance apparemment sans lien avec elle : l'inquiétude amoureuse, par exemple, le chagrin, la détresse de l'esprit, ou son animation soudaine, bref tout ce qui s'annonce comme changement d'état. Il se peut qu'un unique tourment, toujours le même, déplacé, méconnu, soit au cœur de tous nos tourments, que tout ce qui sur nous a de l'effet n'ait qu'une seule cause.

Il me faut donc commencer par le cours H. Avant, j'avais la paix. Là, je fus au supplice. Je passais, dans ma

famille, pour presque muet et pourtant je devais bien avoir à ma disposition le peu de mots qu'il me fallait pour obtenir le nécessaire : boire quand j'avais soif, manger quand j'avais faim. Mais la bouche pour parler, je ne voyais pas la nécessité de l'ouvrir. L'état d'*infans* était le mien. Je ne tombais pas dans le silence, chute qui est souvent le seul recours de l'adolescent; non, je le gardais : on me disait muet et je souhaitais le rester comme si je soupçonnais qu'une fois entré, à mon tour, dans le langage, je ne pourrais plus jamais en sortir. Je savais, d'une certitude ténue mais têtue, que de cette prison-là, de ces chaînes-là, il n'y a pas moyen de se délivrer. Au moins pouvait-on gagner du temps, retarder le plus possible la mise en route de l'engrenage. À quatre ans, j'imaginai les métiers où il n'était pas indispensable de savoir lire ou écrire, où quelques mots simples – « Salut », « Passe-moi le tournevis » – suffisaient pour maintenir la camaraderie et assurer la tâche. Ma prédilection allait, par exclusion, aux métiers qu'on assigne aujourd'hui aux travailleurs immigrés : je serais éboueur, maçon, laveur de voitures. Prenant chaque jour pour me rendre à mon travail la même ligne de métro ou d'autobus, je n'aurais pas même besoin de déchiffrer le nom de la station.

Tel fut pour moi le premier maléfice du langage : en lui je ne pouvais être effectivement qu'immigré, déplacé, sans que cet exil forcé me donnât pour autant la nostalgie d'une terre natale. Le maniement du langage me ferait perdre jusqu'au pouvoir de me représenter ce que j'aurais perdu!

Et pourtant, aujourd'hui, toute mon activité professionnelle, que j'ai voulue diversifiée, ne concerne que des faits de langage : j'exerce la psychanalyse, j'édition des livres et une revue, je lis des manuscrits, j'écris de temps à autre, parfois je traduis. Plus que la plupart, me voici donc un homme occupé, sur des terrains différents, par un même objet : les mots.

Cependant, à cinq ans, je fus inscrit au cours H. Cet établissement devait sa réputation à un dispositif très particulier, comportant plusieurs éléments. J'ignore si, dans l'esprit de ses créateurs – peut-être vaudrait-il mieux dire : de ses ingénieurs – les divers éléments du dispositif étaient délibérément combinés. Pour moi, ils le furent et le sont restés.

1. Nous n'étions convoqués qu'une fois par semaine, le matin pour un cours de deux heures.

2. À la fin du cours nous était remis un bref document ronéoté, appelé la « feuille », prescrivant avec une impeccable précision les devoirs, exercices, leçons, lectures que nous devons faire à la maison pendant l'intervalle, guidés, surveillés, instruits par nos répétitrices privées ou, pour les moins fortunés d'entre nous, par nos mères.

3. Mères et répétitrices assistaient au cours, séparées des élèves par une mince barrière. Elles n'étaient pas autorisées à intervenir mais se manifestaient parfois bruyamment par des soupirs, des exclamations, plaintives ou indignées, devant nos défaillances, nos étourderies : « Hier encore, il me l'a récitée sans une faute ! » Supporters qui n'auraient manqué pour rien au monde un seul de

nos matchs, elles s'affrontaient entre elles, s'attribuant nos succès, se lamentant tout au long du chemin du retour si nous ne nous étions pas montrés à la hauteur. Les enfants au cours H, les enfants râleurs, vaniteux, geignards ou contents pour un rien, c'étaient elles.

4. Une même institutrice – pour nous, M^{lle} Haussoye – nous régenterait de la onzième à la septième incluse.

5. Pendant le cours, rien ne nous était enseigné (c'est pourquoi j'hésite à l'appeler cours). Ce que nous apprenions, nous l'apprenions à la maison, à condition de suivre à la lettre les prescriptions de la « feuille ». La séance hebdomadaire était en réalité un examen et même une sorte de concours. Nous étions en effet classés à l'issue de chaque séance dans un ordre qui d'ailleurs variait peu au long de l'année et même des années. Nous nous séparions après la proclamation des résultats pour ne nous retrouver que la semaine suivante. Nos amis se recrutaient ailleurs. Là, nous n'avions que des concurrents.

6. Les opérations pendant le cours-examen-concours-séance étaient menées à vive allure. Les traînants étaient perdus. Tandis que, sous la surveillance de M^{lle} Haussoye, nous procédions à l'analyse grammaticale de notre dictée – l'année d'après, ce serait l'analyse logique, nous le savions déjà – son assistante, une jeune fille souffreteuse, alors que M^{lle} Haussoye était une forte femme, corrigeait l'épreuve de calcul que nous venions tout juste de terminer. Pendant que l'un de nous récitait sa fable, « avec le ton », un autre, éperdu mais trois secondes pas une de plus, devait, en pointant un bâton deux fois grand comme

lui, nommer ce long filet sinueux bleu sur fond vert, là, tout au centre de la carte muette : la Creuse, Mademoiselle. L'élève Cothenot avait donné le nom : l'affluent et Cothenot étaient tous deux, en un éclair, sauvés du néant. Règle d'or du cours H : la vitesse à dire, à répondre, à trouver la repartie. Pris de court, pris en défaut, c'était tout un. Mystère de notre bourgeoisie d'alors : un domestique qui répondait était renvoyé sur l'heure, un élève du cours H qui ne répondait pas n'était qu'un niais, un incapable. Muets devant la carte muette, nous serions condamnés à l'état définitif de muets, de demeurés (où ça?). Prompts, jamais déconcertés, maniant les mots justes comme si nous les avions reçus virtuellement en héritage, nous serions diplomates, avocats, chefs d'entreprise. Et l'un de nous, qui nous représenterait tous, entrerait à l'Académie. À mes dépens – mais je résisterai de toutes mes forces muettes – je finirai par me rendre à l'évidence. Adieu, truelle, tournevis et peau de chamois. Comment échapper à son destin? Bien répondre serait notre outil de travail.

7. J'allais oublier : nos supporters, je l'ai dit, se tenaient derrière la petite barrière, mais nous? Nous, fils (pas une fille) de banquiers, de hauts fonctionnaires, d'industriels, de grands médecins, étions assis autour d'une longue table ovale couverte d'un feutre vert, comme celle d'un Conseil d'administration ou du Comité de lecture où je siége aujourd'hui (une fois par semaine et, je crois bien, le même jour). Telle devait être la certitude du cours H et

qui perpétuait son succès : devenus adultes, mais nous l'étions déjà, nous n'aurions pas à changer de place.

8. Tout cela ne suffisant pas à faire de la compétition notre impératif absolu, nous avions droit en outre à un examen annuel et à des compositions trimestrielles. Mais l'examen ne suscitait chez nous aucune appréhension. L'examineur était aussi débonnaire que ses moustaches grises. Et surtout, n'étant pas de la maison, connaissant moins bien que la plupart d'entre nous l'impitoyable règle du jeu, le jugement, généralement flatteur, qu'il portait sur nos performances nous laissait de glace. Quant aux compositions, elles étaient presque pour chacun l'occasion d'être premier. Nous composions en effet sur les mêmes sujets que les élèves d'un établissement public voisin, le Petit Lycée Condorcet. Quand le premier du Petit Lycée avait obtenu 16/20, le premier de notre Cours était, lui, noté 20/20. Et là était une des meilleures trouvailles du cours H : étaient également désignés premiers tous ceux qui avaient entre 20 et 16. Bien sûr, le procédé dérangeait quelque peu l'idée féroce que j'avais du calcul et celle, plus sévère encore, que j'avais d'une stricte hiérarchie. Je concevais qu'on doive être premier avec 20 mais comment pouvait-on l'être encore avec 16? Mais quelle aubaine pour les « demeurés » dont j'étais et quel réconfort pour les mères! Si jamais le malheur du temps les contraignait à nous inscrire au Petit Lycée, eh bien nous y serions sans mal en tête de classe. Ah! comme le mot d'élite était justifié!

Pourtant cette double notation me laissait perplexe, me

révélant comme une faille dans l'agencement du cours H. Les notes étaient donc relatives, mais alors la « feuille » l'était aussi, et arbitraires la petite barrière et nos places autour de la table verte et le classement qui tombait chaque semaine de la voix glacée de M^{lle} Haussoye : « Arrive premier, Jean-Pierre Sautier »...

Tout se tenait au cours H comme dans un système logique. Qu'un de ses éléments vacille et c'est tout l'ensemble qui perd aussitôt de sa force de conviction.

Le premier jour où j'allai au Cours, je manifestai mon incompréhension absolue, dans un rejet, qui pour une part dure encore, du système H. Voici l'anecdote. À l'injonction : « Et maintenant prenez votre buvard », j'obtempérai aussitôt en appuyant de toutes mes forces sur les premières lettres que je venais de tracer. C'était bien le geste à exécuter. Mais étrangement, au lieu de se résorber, l'encre toute fraîche s'étala sur la copie réglée : les feuilles de buvard étaient à l'intérieur d'un cahier cartonné, j'avais buvardé avec le carton. Cette méprise qui fut suivie de beaucoup d'autres, loin de me mortifier, me mit en joie. J'irais, puisqu'il le fallait bien, au cours H, je ne serais pas un élève du cours H. Ainsi se dessinait, à travers mes informes taches d'encre, un mélange de docilité et de distance à l'égard des institutions dans lequel je me reconnais.

Quand, quelque vingt ans plus tard, je lus la fameuse proposition de Ferdinand de Saussure invitant à considérer toute organisation sociale comme un système de signes, j'évoquai immédiatement le cours H. Là, j'avais été, sans

le savoir, héros de la sémiologie, mais héros malheureux, rebelle impuissant. La sémiologie triompherait à coup sûr, par définition elle aurait le dernier mot, elle s'emparerait d'abord sans coup férir de sa proie prédestinée sinon consentante : la Littérature. Puis elle gagnerait successivement tous les arts : la peinture, la danse, l'architecture, le cinéma. Enfin les menus gestes de notre quotidien seraient conquis par l'impérialisme du sens : nos façons de nous asseoir, de nous vêtir, de prendre nos repas, de nous saluer. Mais la Nature? Ne nous restait-il pas là quelque chose qui échappait à l'emprise de tout langage? Nous nous abusions encore, c'était là croyance naïve : que serait ce que vous appelez Nature sans l'imposition des noms? Pas un lieu sur cette terre, et déjà dans le ciel, qui ne soit un lieu dit. Le système H, précurseur, m'avait fait pressentir tout cela : dès qu'il y avait carte, elle cessait d'être muette.

Quand je roule en voiture, la nuit surtout, je ne vois que des signaux, je n'obéis qu'à des signaux, je n'émetts que des signaux. « Signal », « signe », que m'importe dans ce moment la différence savante? Je puis alors me sentir persécuté, victime forcée de ces feux rouges, de ces cli-gnotants, de ces appels de phare, de ces panneaux lumineux qui me prescrivent ma vitesse, mon trajet, et m'annoncent que je n'aurai bientôt, que je n'ai déjà, d'autre existence qui compte que celle d'un signe. Mais il arrive aussi que je me sente en subtil accord avec cet univers à l'état réduit, que je lui trouve une pure qualité esthétique, sans empâtement de chair, sans rien de trop. S'il y avait

là un érotisme de l'apparence! Me voici séduit : nous sommes de belles machines autorégulantes, nous sommes fonctionnels et vigilants. Dissoutes les humeurs, apaisés les troubles et remous d'origine inconnue. Quel repos délicieux! Mais cette conversion n'est pas faite pour durer, elle me lasse, j'ai envie de gestes inutiles et surtout maladroits, j'aspire à des temps morts, à des échanges futiles, à des jeux sans règle. C'est dans l'indéterminé que je me retrouve. L'étrange aujourd'hui est que la revendication d'une subjectivité soit amenée à se confondre avec la fusion dans l'anonymat. Pour que les frontières du grand Empire des signes soient derrière nous, nous n'avons d'autre recours que de devenir, tout bonnement, un homme des foules, que de nous vouloir, sans réserve, la particule d'une masse : Parc des Princes, longues files d'attente, métro bondé, plages populaires, corps de rencontre. À tout prendre, je préfère être un caillou qu'un vecteur de signes. Au cours H où se combinaient toutes sortes de codes dont, en eussé-je eu la clé, j'aurais néanmoins été la proie, je me fis caillou.

Les choses changèrent du tout au tout avec l'entrée au Lycée Pasteur. Ce qui là m'accablait, me faisait trouver refuge dans une sorte de débilité, me fut plaisir dès l'instant où je fus admis dans ce grand établissement en briques roses où j'allais passer sept ans de bonheur. De tous les slogans de mai 68, celui qui me fut le plus étranger fut bien celui-ci : « Lycée Caserne. » Quant à moi, j'y découvris une forme de liberté. Cela tint, je crois, à plusieurs choses. D'abord, j'y vivais hors de ma famille

où, comme dans toute famille, régnait une loi secrète du silence. Non qu'on y fût particulièrement réservé – nous avions même nos volubiles – mais tout ce qui se transmet de fort chez les siens, tout ce qui les attache, les fixe les uns aux autres, la haine ou l'amour, la rancœur, le malaise, ne peut se dire. Cela, un enfant le perçoit plus vivement qu'un adulte. Et réussirait-elle à s'avouer, toute cette passion, que l'effet, comme on le voit plus tard dans les couples avides de transparence, serait nul. Seul le non-dit cimente la vie des familles, une vie qui ne bouge pas. Au lycée, au contraire, tout était dit, manifeste, sans cache et, pour moi du moins, d'une mobilité extrême. Dans certaines limites, clairement inscrites, que l'organisation de la journée, l'architecture interne de l'établissement nous confirmaient à chaque instant : cours de récréation, nettement séparées, des petits, des moyens, des grands; emploi du temps fixé pour l'année; cahier de textes; salle de classe affectée, avec attente en rang dans le couloir attendant; sections (à l'époque peu nombreuses : A, B, puis à partir de la quatrième, A, A', B, enfin Philo et Math'Elem); gradation des récompenses de fin de trimestre (Tableau d'honneur, Encouragements, Félicitations); professeurs et surveillants qui faisaient là toute leur carrière; distribution évidente des matières qui assignait à nos maîtres une tâche bien circonscrite et, pour chacun de nous, une succession graduée des obstacles à franchir. Rédaction, Narration, Dissertation. *L'Avare* en troisième, *Britannicus* en seconde. Géographie physique, Géographie humaine. La géométrie plane puis la géométrie dans l'espace. *Les Extraits des*

orateurs attiques et, pour finir, l'accès, avec le *Phédon*, à l'immortalité de l'âme. Il n'y avait guère que le cours de dessin qui était, dans cette progression raisonnée des saisons, comme un hiver perpétuel : pots et lampes puis lampes et cruches. Mais on y échappait sans mal : on séchait le dessin aussi facilement qu'on se faisait dispenser de gymnastique. Qu'avions-nous besoin de nous balancer bêtement entre des barres parallèles alors que nous connaissions le balancement autrement délicat des idées et des phrases et quelle vanité de reproduire avec un fusain gras les formes les plus pauvres de l'existence domestique alors que nous avions chaque jour notre entrée chez les Grands!

Qu'on ne croie pas que je cède ici à quelque nostalgie. Il y a des pans entiers de l'enfance qui ne suscitent chez moi ni regret ni émoi. Ou, si nostalgie il y a, elle est d'une nature bien particulière : elle est, s'agissant du lycée, celle d'un monde clos à la fois minutieusement ordonnancé et, à l'intérieur de cette clôture, de cet ordre, de cette économie réglée, parcouru d'une vie extraordinairement ouverte, mobile et multiple. Slogan pour slogan, je dirais : mon lycée, c'était Versailles.

La diversité, je la trouvais chez nos maîtres aussi bien que chez mes camarades. Quant à l'unité, elle ne réclamait pas la présence d'un monarque pour être assurée. À travers le dévouement de nos professeurs, si attentifs à nos progrès, nous célébrions la seule excellence de la langue, de ses ressources infinies pour qui tentait de s'en rendre maître, tout en sachant la tâche impossible. Que l'enseignement

principal fût celui du français, que nous eussions chaque jour à apprendre une langue que nous savions déjà nous faisait d'un même verdict indignes et méritants. Oui, c'est là, je suppose, que s'est déposé en moi le modèle d'une stricte équivalence de droit entre la pensée et le langage, entre le langage et la langue, et l'idéal d'un accomplissement de celle-ci dans la langue écrite : accomplissement assurément mortel, équivalence insoutenable, paraît-il, scandaleuse, mais dont je ne me suis jamais tout à fait dépris. Ni du culte du mot juste qui m'a fait déjà revenir sur bien des lignes de ce récit, de cet essai à peine commencé (quand même, la distinction canonique des « genres » est moins stricte qu'alors). Comédiens, séducteurs – on tient sa classe comme un public – nos maîtres nous apprenaient l'hystérie. Mais, obsessionnels par vocation, ils n'étaient satisfaits que par l'exactitude. Seulement, cette exactitude – c'était cela, les « humanités » –, il fallait chaque fois l'inventer pour l'obtenir.

L'apprentissage, rapide, du « vieux français », prolongé, du latin puis du grec, celui-là même de l'anglais n'avaient pas pour fonction de faire vaciller nos repères en transformant, ne fût-ce que quelques heures, notre propre langue en une langue étrangère. C'était l'inverse. Certes, elles nous résistaient, ces langues, comme le font les pays aux conquérants, elles n'étaient pas faites comme la nôtre, nous pouvions devant elles être totalement désemparés, les larmes montaient, ou quelque excitation étrange que plus tard nous saurions qualifier de sexuelle, mais enfin rien, Gaffiot, Bailly aidant, qui ne fût par principe tra-

J.-B. PONTALIS

L'amour des commencements

Les chambres closes d'où filtrent des odeurs bizarres et le cabinet de l'analyste où la parole se trouve en se perdant. Le cahier noir où vient échouer l'amour et le coup de téléphone d'une vieille dame. La villa des grandes vacances, ses jeux et ses rites que la mort vient troubler. La rencontre avec Sartre en classe de philosophie et celle avec Lacan dix ans plus tard. Le Cours H honni et le lycée bien-aimé. Les villes étrangères. Les petits métiers.

Autant de lieux et d'événements évoqués ici dans le désordre de la mémoire — « C'était quand déjà ? » — et sous l'influence du présent. Autant de séparations et de commencements que trace et retrace le mouvement inachevé des mots, eux-mêmes séparation et parfois commencement.

nrf



9 782070 707867



86-X A 70786 ISBN 2-07-070786-5

Extrait de la publication